

IMAGE DES PAYS ROUMAINS DANS UN OUVRAGE FRANÇAIS DE 1688

IOAN-AUREL POP

membre correspondant de l'Académie Roumaine

SORIN SIPOȘ

1. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

L'élite française a eu l'occasion d'apprendre des détails sur la société roumaine et ensuite sur les Pays Roumains dès l'époque des croisades classiques et surtout de la croisade tardive¹. L'historiographie roumaine comprend généralement par les Pays Roumains les États qui, au Moyen Âge, occupaient le territoire de l'ancienne Dacie pré-romaine et qui, entre 1859 et 1918, ont donné naissance à la Roumanie. Ces pays sont essentiellement en nombre de trois: la Valachie (formée par les provinces l'Olténie, la Munténie et la Dobroudja), la Moldavie (avec les provinces de la Moldavie proprement dite, la Bucovine et la Bessarabie) et la Transylvanie (formée par l'ancien voïvodat de la Transylvanie, le Banat, la Crișana et le Maramureș). De toutes, la Transylvanie est la seule qui, sous aspect politique et élitaire, n'a pas été (du Moyen Âge et jusqu'en 1918) un État roumain, vu le fait que les Roumains étaient exclus en tant que groupe du pouvoir politique, administratif-juridique, etc. Cependant, en vertu des arguments mentionnés ci-dessus et vu le fait que, sous aspect ethno-démographique, sa population a été formée de Roumains pour la plupart (entre 50% et 66%), elle est considérée comme un pays roumain (sans pour autant avoir été un Etat roumain!). L'historiographie roumaine – par des spécialistes tels que Nicolas Iorga², Petre P. Panaitescu³, Ion Hudiță⁴, Marie Holban⁵, Paul

¹ Voir surtout l'ouvrage de Martin Fumée, *Histoire générale des troubles de Hongrie et Transylvanie*. I, Paris, MDCVIII, 301 pp., ainsi que Nicolas Montreux, *L'histoire universelle des guerres du Turc depuis 1565 jusqu'en 1606*, II, Paris, MDCVIII, 1036 pp. De la bibliographie riche relative aux croisades, nous recommandons Michel Balard, *Les Croisades*, Paris, 1988.

² Nicolae Iorga, *Istoria românilor prin călători*, București, 1981.

³ Petre P. Panaitescu, *Călători poloni în țările române*. București, 1930.

⁴ Ion Hudiță, *Recueil de documents concernant l'histoire des Pays Roumains tirés des archives de France, XVI^e-XVII^e siècles*, Iași, 1929.

⁵ Maria Holban (en collaboration), *Călători străini despre Țările Române*, vol. I-VIII. București, 1968-1986.

⁶ Paul Cernovodeanu, *Societatea feudală românească văzută de călători străini (secolele XV-XVIII)*, București, 1973.

Cernovodeanu⁶ ou Dan Amedeo Lăzărescu⁷ – a été intéressée assez tôt par les sources narratives externes (françaises y comprises) qui parlaient des Roumains.

Peu de temps avant 1700, la situation géopolitique de cet espace se modifie de façon substantielle. Avec ses derniers efforts, l'Empire Ottoman, traversé à ce moment-là par une crise grave, attaque l'Europe Centrale et assiège, sans succès, Vienne (1683)⁸. Les forces autrichiennes prennent courage, poursuivent les assiégeants vers le sud-est et délivrent toute une série de pays et de provinces chrétiennes. Parmi lesquels la Hongrie et la Transylvanie (1686–1688), qui sont incluses au fur et à mesure dans l'Empire des Habsbourg⁹. Dans ce contexte qui inaugure la «question d'Orient» (le problème de l'héritage des pays chrétiens délivrés de la domination ou de la suzeraineté des musulmans), l'intérêt de la France pour cet espace s'accroît¹⁰. Sur le fond créé par l'avance de l'Autriche vers l'Est et le Sud-Est, certains facteurs de décision de France, ainsi que le grand public français avaient besoin de données certaines sur la Hongrie et les Pays Roumains. Tirant profit de cette soif d'informations, le Français Vanel a élaboré l'ouvrage «*Histoire et description ancienne et moderne du Royaume de Hongrie, et des autres Etats qui ont été, ou qui sont encore ses tributaires*», publié à Paris, en MDCLXXXVIII¹¹ (un exemplaire de cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque de Guerre de Paris, Château de Vincennes, quota D II 1, 64).

Dans une introduction intitulée «Avertissement», l'auteur dévoile quelques-unes des raisons qui l'ont déterminé à élaborer cet ouvrage. Il s'agit de la guerre déclenchée en Hongrie après le siège de Vienne et qui avait attiré l'attention de toute l'Europe. Vanel considère que, dans ce contexte, un ouvrage qui présente les réalités géographiques, historiques, sociales ou ethnographiques de l'espace en conflit était bienvenu¹². Pour se documenter, l'auteur nous avertit d'avoir utilisé des livres, des

⁶ Paul Cernovodeanu, *Societatea feudală românească văzută de călători străini (secolele XV–XVIII)*, București, 1973.

⁷ Dan Amedeo Lăzărescu, *Imaginea României prin călători*, vol. I–III, București, 1985–1995.

⁸ Jean Nouzille, *Histoire de frontières: l'Autriche et l'Empire ottoman*, Paris, pp. 90–91; Georges Castellan, *Histoire des Balkans (XIV^e–XX^e siècles)*, Paris, 1991, pp. 194–195; Idem, *Histoire des peuples de l'Europe Centrale*, Lille, 1994, pp. 115–118.

⁹ Jean Nouzille, *op. cit.*, pp. 92–105; Mathias Bernath, *Habsburgii și începuturile formării națiunii române*, Cluj, 1994, pp. 49–60; David Prodan, *Supplex Libellus Valachorum. Din istoria formării națiunii române*, București, 1986, pp. 134–135.

¹⁰ Andrei Oștea, *Scrieri istorice alese*, Édition et étude introductive par Florin Constantiniu et Șerban Papacostea, Cluj-Napoca, 1980, pp. 69–94.

¹¹ Vanel, *Histoire et description ancienne et moderne du Royaume de Hongrie, et des autres qui ont été, ou qui sont encore ses tributaires*, Paris, MDCLXXXVIII, 305 pp. Vanel, historien et magistrat français, qui vivait dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui c'est qu'il était membre de la cour des comptes de Montpellier. Il a laissé: *Histoire du temps ou Journal galant* (Paris, 1685, 2 vol.); *Galanteries des rois de France depuis le commencement de la monarchie* (Bruxelles, 1694). Voir aussi *Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, par Pierre Larousse, tome quinzième, Paris, p. 762.

¹² Vanel, *Histoire et description ...*, p. 299.

sources géographiques, historiques et surtout des mémoires, ainsi que de nombreuses cartes (sources cartographiques) avec les villes, les rivières et d'autres réalités de Hongrie et de son voisinage¹³. Malheureusement, il ne donne pas le nom complet des auteurs et des ouvrages consultés, bien que certains d'entre eux puissent être reconnus.

De ce vaste ouvrage de Vanel nous n'avons choisi que les chapitres et les passages qui font référence à la Transylvanie, à la Valachie, à la Moldavie (et à la Bessarabie). Ces données se justifient par l'intention de l'auteur de traiter aussi les pays (provinces) ayant été autrefois, sous une certaine forme, sous l'autorité des rois de Hongrie. On sait que l'État indépendant hongrois s'est écroulé à la fin du Moyen Âge, plus précisément entre 1526 et 1541, quand le noyau du pays est devenu pachalik turc pour environ un siècle et demi (jusqu'en 1687-1699), la partie du Nord-Ouest (la Slovaquie et d'autres petites régions) est entrée sous la domination des Habsbourg et la partie orientale (la Transylvanie et le *Partium*) est devenue une principauté autonome sous la suzeraineté ottomane¹⁴. Avant 1541, la Transylvanie était un voïvodat dans le cadre du Royaume de Hongrie et les voïvodes (les princes) de la Valachie et de la Moldavie étaient considérés, surtout aux XIV^e-XV^e siècles, comme des vassaux des rois hongrois. Cette vassalité a souvent vêtu des aspects purement formels et, après 1541, l'Autriche et la Sublime Porte se considéraient toutes les deux les héritières de la couronne hongroise, dans les conditions où il n'y avait plus une Hongrie indépendante. Par conséquent, l'auteur français, se basant sur l'ancienne tradition hongroise, reprise officiellement par les Habsbourg, incluait dans sa description, à côté de la Transylvanie, les Pays Roumains d'outre-monts. Cet intérêt pour l'espace roumain révèle une nouvelle vision de l'Occident sur un continent qui se trouve en plein re-dimensionnement ou, plus précisément, en transition de la Petite à la Grande Europe¹⁵. Plaçant les Pays Roumains dans cette ambiance, l'auteur français les fait sortir de l'aire d'influence byzantine-slave et les situe dans l'aire centrale-européenne. L'ouvrage offre aussi de brèves informations sur la Croatie, la Dalmatie, la Bosnie, la Serbie et la Bulgarie, pays dont les souverains ont été pour certaines périodes, de façon réelle ou fictive, toujours les rois médiévaux de Hongrie. Autrement dit, Vanel fait presque une histoire de l'Europe Centrale et de la zone balkanique, ou, comme il dit tout seul, de la «Turquie Européenne».

2. LA TRANSYLVANIE DANS LA VISION DE VANEL

La première province, partie de la Roumanie d'aujourd'hui, qui jouit de l'attention de l'auteur français est la Transylvanie, conquise par la Hongrie aux

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ Ștefan Pascu, *Voievodatul Transilvaniei*, vol. IV, Cluj, pp. 475-481; Tahsin Gemil, *România și otomanii în secolele XIV-XVI*, București, pp. 171-189; Călin Felezeu, *Statutul Principatului Transilvaniei în raporturile cu Poarta Otomană (1541-1688)*, Cluj, 1996.

¹⁵ Jean Meyer, *L'Europe des Lumières*, Paris, 1989, pp. 81-114.

XI^e-XII^e siècles et devenue, vers 1541, comme nous l'avons déjà montré, une principauté autonome sous la suzeraineté ottomane.

Vanel commence sa description avec l' Antiquité et dit (de manière erronée) que cette province a fait partie de la *Dacia Mediterranea* et s'appelait *Dacia Alpestris*¹⁶. En fait, à l'époque romaine, la zone intracarpatique a fait partie de la *Dacia Superior* et, après une réorganisation administrative, de la *Dacia Apulensis* et *Dacia Porolissensis* (II^e-III^e siècles A.D.). L'auteur affirme aussi qu'à son temps les Germaniques appelaient la Transylvanie *Landvordemwaldt* («Le pays d'outre forêts») et *Siebenbürgen* («Sept citadelles») et les Polonais, *Sidruigorka*; qu'on l'appelait encore *Septemcastrensis Regia* à cause du fait que les Saxons qui s'y étaient établis avaient fondé sept villes, devenues de nos jours les principales villes de Transylvanie, où ils sont en nombre égal avec deux autres nations. Naturellement – on nous dit – ce pays est appelé *Erdely*, en turc *Ertel*, et nous l'appelons la Transylvanie à cause du grand nombre de forêts et montagnes qui la couvrent et, d'après Bonfinius, des quantités extraordinaires de sel et d'or¹⁷. Généralement, l'auteur donne correctement les différents noms de la Transylvanie médiévale. Le nom utilisé par les Germaniques en général et par les Saxons (population germanique colonisée en Transylvanie aux XII^e-XIII^e siècles) en spécial, est identique en allemand (*Siebenbürgen*) et en latin (*Septemcastra*) et signifie «Sept Citadelles»; s'ensuit l'explication historique-légendaire de l'origine de ce nom. L'idée que cette province est appelée «normalement» ou «naturellement» *Erdely* (nom hongrois) provient de la domination hongroise dans cette région, de la prééminence du pouvoir des Hongrois, du sein desquels était élu le prince. Le milieu savant européen, les membres de la république des lettres européennes, les connaisseurs du latin, les intellectuels, veut dire Vanel, appellent ce pays la Transylvanie, c'est-à-dire «Le pays d'outre forêts». On nous dit encore que vers l'Ouest la Transylvanie confine à la Hongrie Supérieure, vers le Sud à la Hongrie et à la Valachie et vers le Nord à la Russie Rouge¹⁸.

Après cet exposé historique-géographique, Vanel se concentre sur les réalités politiques-ethniques, administratives et économiques de cette région. Il dit que ce pays est habité par trois peuples (en fait nations politiques ou groupes privilégiés): les Saxons, les Hongrois et les Sicules. Les Sicules – on nous dit – sont les descendants des anciens Scytes ou Huns, qui ont habité la Pannonie et qui ont changé leur nom pour éviter la haine des autres nations¹⁹. La théorie de l'origine hunique ou scythique des Sicules était un lieu commun dans les écrits médiévaux hongrois et européens, même si elle n'est plus acceptée de nos jours; la motivation du «changement du nom» des Huns en Sicules est cependant une pure gratuité de

¹⁶ Vanel, *op. cit.*, p. 271.

¹⁷ *Ibidem.*

¹⁸ *Ibidem.*

¹⁹ *Ibidem.*

l'auteur, qui est impressionné par la gloire triste laissée par les gens d'Attila dans l'Ouest de l'Europe. Ces Sicules s'étaient établis dans une région transylvaine appelée le Pays des Sicules, qui confine à la Moldavie et à la Russie (?). Les Magyars ou les Hongrois sont placés surtout sur les rives du Mureş et les Saxons dans «le reste du pays», plus précisément en *Nosnerland* (la zone de Bistrița de nos jours), «au nord, pres de l'Ukraine» et vers l'Est (en fait Sud et Sud-Est), «près de la Valachie»²⁰. L'impression que les Saxons occupaient un territoire plus vaste que les autres «nations» est fautive, étant issue de l'admiration que l'auteur leur porte. Les Roumains ne sont pas mentionnés, car ils ne faisaient pas partie des «nations» de Transylvanie, c'est-à-dire n'étaient pas reconnus comme état ou groupe privilégié. Les raisons: la confession orthodoxe des Roumains, considérée comme «schismatique» et leur situation de peuple conquis et assujetti²¹.

Par la suite, on fait quelques considérations sur le climat et les richesses du sol et du sous-sol de Transylvanie. Vanel remarque les étés torrides et les hivers rigoureux, à savoir le spécifique du climat tempéré continental. Bien que, à l'avis de l'auteur, l'alternance des saisons ait une influence négative sur la fertilité du sol, celui-ci produit le meilleur blé d'Europe, tout comme celui des plaines de Hongrie. On constate que les montagnes renferment de grandes quantités d'or, argent, minerais de fer et chaux, ainsi que du bitume, qui est extrait sous forme solide. Les bois abritent des cerfs, ours, buffles, chevaux sauvages, et les rivières – le Mureş, le Grand et le Petit Someş, la Tisza et l'Olt – sont riches en poissons²².

Après cette présentation générale, l'auteur revient à l'histoire de la Transylvanie, avec des détails: les premiers habitants de la zone intracarpatique ont été les Daces, appelés aussi Scythes ou Gépides; les armées romaines, dirigées par Trajan, les ont vaincus et assujettis; les successeurs des Romains ont été les Sarmates, les Goths, les Huns et les Saxons; Etienne, le premier roi de Hongrie, a vaincu et capturé en 1002, Giula, son oncle, et la Transylvanie a été rattachée au Royaume de Hongrie; ce pays a été toujours dirigé par un voïvode ou un «vice-roi»²³. Parmi les voïvodes l'on mentionne surtout Jean de Hunedoara – «Jean Corvin, appelé Huniade, né dans une ville de Transylvanie» – et Jean Zapolya, «comes de Scepuze» (c'est-à-dire de Zips ou Spis, de nos jours en Slovaquie). Jean de Hunedoara est présenté comme un combattant redoutable contre les païens (Ottomans), à l'époque du roi Vladislav (vers le milieu du XV^e siècle). Jean Zapolya apparaît aussi comme le dernier roi de Hongrie – accédé au trône après la défection et la mort de Louis II (à Mohács, en 1526) – qui ait dominé la Transylvanie. Après la mort de Zapolya – dit Vanel – la Transylvanie a été

²⁰ *Ibidem*.

²¹ Ioan-Aurel Pop, *Românii și maghiarii în secolele IX–XIV. Geneza statului medieval în Transilvania*, Cluj, 1996, pp. 177–186.

²² Vanel, *op. cit.*, p. 272.

²³ *Ibidem*, p. 274.

revendiquée à la fois par Isabelle, sa femme, et par Ferdinand d'Autriche, le frère de l'empereur Charles; ils ont lutté pour la couronne de Hongrie et y ont attiré le sultan Soliman, qui a occupé Buda et les alentours; en revanche, «ce sultan», pour consoler Isabelle, a laissé la province transylvaine sous la forme d'une principauté²⁴. Ces présentations historiques succinctes, bien que comprenant toute une série d'erreurs et d'omissions, offrent une image véridique sur le passé de la Transylvanie.

Vanel revient avec des détails sur les «nations» de ce pays. Les Transylvains – dit-il – sont généralement inquiets, mécontents et guerriers; les Sicules sont plus barbares que les autres et chez eux il n'y a pas de différences entre les gens ordinaires et les nobles; les Saxons sont les meilleurs, car ils ont de belles manières et vivent «comme les anciens Germaniques», sans avoir de réticences pour utiliser leur propre langue et culture²⁵. Le lecteur est assuré de ce que les Saxons font de leur mieux pour conserver leur façon de vivre, très différente de celle des Hongrois, en toute liberté. On y remarque quelques clichés empruntés aux différents auteurs et atlas (par ex. Ortelius), ainsi que des échos corrects en ce qui concerne la liberté des trois «nations», l'égalité entre les Sicules et même la rivalité existant entre les Hongrois et les autres, dans une période d'argumentation du sentiment national (par ex.: les Saxons font de leur mieux pour conserver leur vie spécifique et utilisent intensément leur langue et culture). La foi religieuse est pour ces nations – dit Vanel – «une grande confusion»: les uns sont ariens, les autres anabaptistes, sociniens, luthériens et calvinien, c'est-à-dire «hérétiques», et la «hérésie» (= la Réforme) avait pénétré en Transylvanie «au siècle passé» (XVI^e siècle)²⁶. Tout comme dans le cas des nations (où les Hongrois et les Roumains ne sont pas directement mentionnés), le tableau des confessions n'est pas complet et correct. On sait que les Sicules sont restés catholiques pour la plupart, et les Roumains, orthodoxes. Les confessions officiellement reconnues en Transylvanie, après la victoire de la Réforme (XVI^e siècle) étaient le luthéranisme, le calvinisme, l'unitarianisme et le catholicisme de rite romain. Elles étaient l'apanage des trois «nations» politiques – les Hongrois, les Saxons, les Sicules; les Roumains n'étaient pas acceptés comme «nation» (état) et leur confession orthodoxe restait, comme auparavant, non officielle. Etant catholique, Vanel appelle les confessions protestantes «hérésies» et les considère d'un œil très critique.

Enfin, l'auteur fait des références méthodiques aux villes du pays et à leur population. Ainsi, Alba Iulia, qui – dit Vanel de manière fantaisiste – aurait pris son nom de Julia, la mère de l'empereur Marcus Aurelius, est défendue par une grande forteresse; Cluj (donné avec son nom germanique de *Clausenburg*) a de fortes murailles, des maisons bien construites et dispose d'une ancienne forteresse

²⁴ *Ibidem*, pp. 274–276.

²⁵ *Ibidem*, p. 279.

²⁶ *Ibidem*.

de défense; il est habité *intra muros* par des Saxons et des Hongrois, qui y vivent en harmonie et sont indifférents aux changements politiques. Sibiu (Hermannstadt) aurait pris son nom de Hermann, son fondateur, étant habité par des gens ouverts, généreux et civilisés avec les étrangers. Cette ville est présentée comme étant la capitale de toute la Transylvanie et des Saxons en particulier, comme en centre épiscopal, sous l'autorité de l'archevêché de «Calocz» (*Kalocsa*, en Hongrie), mais sans avoir, depuis longtemps déjà, son propre évêque²⁷. Dans cette section aussi, les informations correctes interfèrent avec les informations fausses, reprises comme telles des sources anciennes ou «façonnées» par l'auteur. Par exemple, Sibiu n'était pas traditionnellement la capitale de la Transylvanie, mais seulement «l'Université des Saxons», institution politique-ethnique et territoriale-administrative, fondée au XV^e siècle. Sibiu n'a pas été non plus un centre épiscopal (les seuls évêchés catholiques du pays étaient à Alba Iulia, Oradea et Cenad), mais il avait une ancienne tradition d'autonomie ecclésiastique, par la création dans cette ville, à la fin du XII^e siècle, d'une *praepositura* saxonne, dépendant directement du Saint Siègle.

3. LA VALACHIE ET LA MOLDAVIE DANS LA VISION DE VANEL

Les deux Pays Roumains d'outre-monts sont traités dans un chapitre commun, l'auteur étant convaincu de leur unité ethnique et linguistique, des institutions similaires, de leur statut politique identique. D'ailleurs, le territoire même de ces deux pays est appelé par l'auteur français Valachie ou Valachie, c'est-à-dire «le Pays Roumain» ou «le Pays des Roumains» et cet espace est considéré comme une partie de l'ancienne Dacie²⁸. On tente encore une fois une explication étymologique – la Valachie vient de Flaccia qui, à son tour, proviendrait du général romain *Flaccus* – reprise de l'ancienne historiographie humaniste et moderne²⁹. Cette explication, fantaisiste d'ailleurs, a été lancée par Enea Silvio Piccolomini et a été perpétuée par beaucoup d'auteurs sous la forme d'un cliché³⁰. Dans le temps – on nous dit dans l'Histoire – la Valachie s'est divisée en deux, à savoir la Grande et la Petite Valachie, ou la Valachie Supérieure et Inférieure. Au fur et à mesure – on nous dit –, pour éviter les confusions les populations avoisinées ont commencé à appeler différemment ces deux pays. Ainsi, la Valachie Inférieure aurait été appelée par les Slaves, les Grecs et les Turcs, Ungrovlachia, par les «Latins» (?) de Transylvanie «la Valachie Hongroise»

²⁷ *Ibidem*, pp. 279–288.

²⁸ *Ibidem*, p. 288.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ Șerban Papacostea, *Geneza statului în Evul Mediu românesc. Studii critice*. Édition complétée, București, 1999, pp. 244–245; *Călători străini despre țările Române*, vol. I, soigné par Maria Holban, București, 1968, p. 472.

ou la Munténie, en raison du fait qu'elle est située au-delà des montagnes qui défendent la Moldavie (?). La Valachie Supérieure – considérée de manière erronée plus petite que l'autre – serait appelée par les Grecs Maurovlachia ou la Valachie Noire, par les Turcs – *Carabogdania* ou la *Bogdanie Noire*, et par les autochtones – la Moldavie, de la rivière qui la traverse et qui s'appelle la «Molda»³¹. Bien que les motivations des noms soient souvent imaginaires, l'auteur surprend correctement les aspects essentiels: ces deux États étaient des pays roumains, appelés par les étrangers Valachies (justement avec le sens de pays des Roumains) et par les Roumains la Munténie – en fait la Valachie – et la Moldavie. Les autres noms mentionnés par Vanel ont existé aussi (par exemple le nom de Bogdania pour la Moldavie vient de son premier prince indépendant – Bogdan I^{er}), mais ils ont été peu utilisés. Ce qui est intéressant est l'idée de l'unité initiale de l'espace habité par les Roumains, la mention d'une unité politique initiale, d'un «Pays Roumain» générique; cette idée existe aussi dans la conscience de l'élite roumaine – le prince savant Dimitrie Cantemir la reflète bien vers 1700 – et provient, probablement, de l'unité de la Dacie antique.

En ce qui concerne le peuple habitant cet espace, on nous dit qu'il est cruel, inconstant et porté à la sorcellerie, étant pour la plupart de confession «grecque», c'est-à-dire orthodoxe³². Au niveau politique, ces deux pays – ajoute l'auteur français – ont eu autrefois un statut beaucoup plus favorable, même s'ils étaient vassaux des rois de Hongrie. Parmi les princes roumains sont mentionnés Mircea le Vieux (1386–1418), Vlad Țepeș ou Drăculea ou, en Occident, Dracula (1456–1462; 1476), Michel le Brave (1503–1601) et d'autres. Quant au prince Mircea, nous apprenons qu'il a réussi à vaincre les armées du sultan Bajazet et à influencer sa succession au trône de l'Empire, après la victoire de Tīmūr Lang d'Ankara en 1402. Les sultans suivants ont continué les guerres avec les Roumains, du sein desquels s'est élevé le fameux Dracula, connu pour sa cruauté et pour sa résistance face aux Ottomans. Il aurait été finalement capturé et sa tête aurait été envoyée en cadeau au sultan Mahomet II, le conquérant de Constantinople. Cette information se trouve aussi chez Bonfinius. Après l'instauration de l'hégémonie des Turcs sur les Pays Roumains est mentionné le prince Michel, de Valachie, qui, l'on dit de manière erronée, avait été de la famille des voïvodes de Moldavie. Il s'est allié avec le prince de la Moldavie et a accepté la «protection» de Sigismond Báthory, le prince de la Transylvanie. De cette manière, Michel a vaincu les Turcs dans la lutte et, après sa mort, les trois pays sont revenus sous la suzeraineté du sultan³³.

Vanel tente d'établir aussi la nature des rapports roumano-ottomans de cet époque-là: après 1600, les voïvodes sont complètement devenus tributaires des

³¹ Vanel, *op. cit.*, p. 289.

³² *Ibidem*, p. 291.

³³ *Ibidem*, pp. 292–297.

Turcs, ont été obligés de se faire, en temps de guerre, les alliés de l'Empire Ottoman³⁴. Ce sont quelques-unes des preuves de la dépendance des Pays Roumains de la Sublime Porte, pays qui n'ont jamais été directement occupés par les Ottomans et qui ont été toujours dirigés par des princes chrétiens. Néanmoins, certaines régions périphériques ou ports ont été dans le temps rattachés à l'Empire Ottoman. Entre autres, une région du Sud-Est de la Moldavie, appelée la Bessarabie, du nom du premier prince indépendant de la Valachie – Bassarab I^{er} – qui l'a dirigée au XIV^e siècle. Au XIX^e siècle, le nom de Bessarabie allait désigner toute la Moldavie située entre le Prout et le Dniestr, occupée par les Russes en 1812. A l'époque de Vanel, la Bessarabie n'était que la zone du Bugeac, détachée de la Moldavie et occupée effectivement par les Turcs entre 1484 et 1538. Par conséquent, l'auteur précise de façon relativement correcte l'étendue de la Bessarabie et le fait qu'elle était «indépendante» de la Moldavie, c'est-à-dire séparée et administrée directement par les Ottomans³⁵. Autrefois, on nous dit, cette zone a fait partie, ainsi que tout l'espace habité par les Roumains, de la Dacie habitée par les «Arps» (probablement, Carpes); elle a été aussi sous la domination de la Hongrie³⁶. C'est une exagération, car l'auteur aurait pu lire quelque part que la Hongrie avait occupé une citadelle aux embouchures du Danube, à savoir Chilia, entre 1448 et 1465, mais non pas toute la région. La capitale de cette région est – dit Vanel – Cetatea Albă, appelée *Bialgorod* par les Polonais, *Moncastro* par les Roumains (ce qui n'est pas correct) et *Acgirman* (*Akkerman*) par les Turcs. Tous ces noms signifient Cetatea Albă, nous assure l'auteur, ce qui est presque exact³⁷. Nous apprenons par la suite que cette «capitale de la province» et la citadelle de Chilia, située sur l'un des bras du Danube, ont été conquises par les Turcs en 1485, ce qui est assez vrai (cet événement a eu lieu une année auparavant). En tant qu'habitants de cette zone on mentionne les Tatars, qui se nourrissent de viande de cheval, ont un regard effroyable et sont très cruels. Après l'occupation de cette région du Sud de la Moldavie par les Turcs, les Tatars, qui étaient eux aussi musulmans, y sont redevenus importants³⁸. Les Tatars, suite à leur grande invasion de 1241–1242, ont effectivement dominé pour une période au Nord de la Mer Noire et dans une partie de l'extérieur de l'arc des Carpates. Les rois de Hongrie et les princes de la Moldavie et de la Valachie ont lutté souvent contre eux, surtout aux XIII^e–XV^e siècles³⁹.

³⁴ *Ibidem*, p. 300.

³⁵ *Ibidem*, p. 302.

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ *Ibidem*, p. 305.

³⁹ Șerban Papacostea, *România în secolul al XIII-lea. Între Cruciată și Imperiul Mongol*, București, 1993, pp. 56–135.

4. CONCLUSIONS

Il est évident que du point de vue historiographique, l'ouvrage «Histoire et description ancienne et moderne du Royaume de Hongrie, et des autres Etats qui ont été, ou qui sont encore ses tributaires» a une valeur modeste. Il n'offre généralement pas d'informations inédites. Les chapitres relatifs aux Pays Roumains ont été rédigés d'après des synthèses d'histoire plus anciennes, des descriptions de voyage, des géographies, des atlas, etc., et l'auteur n'offre pas de nouvelles données sur le passé et le présent de cet espace. D'ailleurs, Vanel a précisé que la rédaction a été en peu pressée, dans le contexte de l'offensive des Habsbourg après 1683 et de la demande de données sur cette région. Les succès enregistrés par les Autrichiens à Buda (1686) et à Mohács (1687) contre les Ottomans ont permis la réintégration de la Hongrie dans le monde chrétien. Grâce à ce fait, les facteurs de décision, ainsi que le grand public, ont ressenti le besoin d'être informés sur la partie récupérée du continent, entrée après le milieu du XVI^e siècle dans un cône d'ombre. La Hongrie, dissolue et conquise pour la plupart vers 1541, avait été au Moyen Âge un royaume très important de l'Europe Centrale, avec une sphère de domination et d'influence assez large. Pour quelques-uns, la diminution de l'État musulman et le retour officiel dans l'Europe Chrétienne de certains espaces et peuples, auraient pu signifier la restauration même de la Hongrie en tant que royaume indépendant. Ce fait n'a pas eu lieu, car l'Autriche a tout délivré et annexé, sous prétexte que ses souverains avaient aussi le titre de rois de Hongrie. Les Habsbourg ne voulaient pas seulement une petite Hongrie, qui avait effectivement été pachalik turc, mais tout l'héritage hongrois. Il s'agissait principalement de la Transylvanie – qui avait été pour la plupart un voïvodat dans le cadre du Royaume de Hongrie –, mais également de Valachie et de Moldavie, pays que, dès le XIV^e siècle, les rois hongrois ont considérés comme leurs vassaux. A ce moment-là, vers la fin du XVII^e siècle, la Valachie et la Moldavie étaient encore tributaires de l'Empire Ottoman, mais l'Autriche espérait les récupérer, ce qu'elle a d'ailleurs essayé de faire (sans succès).

Le grand public de l'Occident commença à être intéressé par ces espaces et peuples. Les données courantes étaient de nature géographique (situation, formes de relief, climat, rivières, richesses, villes, etc.) et historiques-ethnographiques (origine des peuples, établissement dans cette zone, évolution, grandes personnalités, religion des habitants, etc.). Naturellement, leur intérêt visait surtout la Hongrie, ancien royaume catholique et apostolique de grand prestige, échoué sous la domination du Croissant à l'époque de Soliman le Magnifique et plaint depuis par toute l'Europe, surtout par l'Europe catholique qui, parfois, mais rarement, se reprochait d'avoir trop peu fait pour arrêter la pénétration des Ottomans vers Vienne. De plus, l'auteur même, Français et catholique, est enclin à considérer la Hongrie avec plus de sympathie.

Pour les Roumains, orthodoxes et situés vers l'Est, leur intérêt est plus réduit et la qualité de l'information plus faible. C'est pourquoi, les clichés et même les erreurs sont plus nombreuses dans cette section de l'ouvrage. La Transylvanie, bien que considérée comme une partie de l'ancienne Dacie, n'est analysée que sous l'aspect de l'élite, des trois «nations» et des quatre «religions» officielles. Il y a la tendance de surévaluer les Saxons, population germanique avec laquelle l'auteur était familier du point de vue des mentalités, de la langue, des coutumes et des traditions. Les Sicules sont considérés d'un œil plus critique et sont traités comme une ethnie bizarre. La Valachie et la Moldavie sont analysées avec moins de précision et les Roumains sont qualifiés d'épithètes peu flatteuses. Elles ne proviennent pas d'une connaissance directe de l'auteur, mais de ces clichés, existant dans les ouvrages anciens élaborés surtout aux XV^e-XVI^e siècles. A l'époque de l'Humanisme et de la Réforme, l'image de l'autre reçoit des connotations d'autant plus négatives que cet «autre» est plus différent de l'élément témoin. Les Roumains étaient latinophones, mais leur langue était «corrompue», ils étaient chrétiens, mais «schismatiques», ils vivaient modestement, sans avoir de grandes villes, entourées de murailles, comme en Occident, et étaient tombés sous la domination des Ottomans; leurs habits étaient différents, leur nourriture bizarre, la langue de leur culture et de l'église était le slavon; de plus, la pauvreté y était plus présente, la vie plus précaire, les dangers plus grands. Surtout à l'époque de la Réforme, les Roumains étaient accusés par les adeptes des nouvelles confessions de pratiquer un christianisme populaire, plein de pratiques bizarres, dont certaines pré-chrétiennes, avec des incantations et des superstitions, avec des coutumes non canoniques. Quelques-uns ont considéré ces choses, selon les standards des églises occidentales, comme des sorcelleries et cette image a été par la suite multipliée.

Naturellement, cet ouvrage, n'étant pas le fruit d'une documentation directe, sur place, contient beaucoup d'erreurs et d'omissions, des interprétations et des étymologies fausses. La plupart d'entre elles sont considérées comme telles d'après le niveau de l'exigence et de nos connaissances d'aujourd'hui et n'ont pas d'importance pour le point de vue souligné dans cette étude. Cet ouvrage est né de la soif du grand public français pour des détails sur la limite orientale de l'Europe de cette époque-là. Ce que voulait l'opinion publique n'était pas une exactitude scientifique, mais plutôt des connaissances courantes, simples, parfois légères, exotiques, bizarres. Les auteurs se conformaient à ces exigences et empruntaient à d'autres ouvrages ce qui leur semblait intéressant et même choquant. L'ouvrage de Vanel est important, car, à côté d'autres, a formé l'image de l'opinion publique française, vers 1700 et même plus tard, sur certains peuples du Centre et du Sud-Est de l'Europe. Que cette image soit un peu déformée compte moins, ce qui est important est qu'elle existe et qu'elle allait contribuer à la formation d'une conscience européenne plus large, où les nations périphériques allaient trouver leur place.